

LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ABONNEMENT SPÉCIAL

du Supplément littéraire avec le numéro ordinaire du samedi

Par An 10 fr. Union postale 12 fr.

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.

Gaston CALMETTE Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION Paris, 26, rue Drouot (9^e), Paris

Sommaire

- MARCEL PROUST..... L'affaire Lemoine Pastiches
SONIA..... Petits cahiers d'une étrangère
JEAN RENOUD..... Grisette Nouvelle inédite
HUGUES DELORME..... Le cheval mécanique Poésie inédite
MAURICE DESFONTAINES Le père de Chateaubriand
L. HUGONNET..... Une audience du sultan Moulay-Hassan
G. DUPONT-FERRIER... Prédicateurs d'autrefois
EUGÈNE DEMOÛLER.... « La Route d'Emeraude »
EMILIE MOREAU..... A propos d'Isadora Duncan
ANDRÉ BEAUNIER..... A travers les Revues
STANISLAS RZEWUSKI... Grillparzer La vie littéraire à l'étranger
Prince DE HOHENLOHE. « La guerre de 70-71 et l'unité allemande » Le livre du jour

Page Musicale

EMILIE BOURGEOIS..... Simple pensée

Pastiches

— SUITE —

« L'affaire Lemoine »

VIII, par Henri de Régnier

Le diamant ne me plaît guère. Je ne lui trouve pas de beauté. Le peu qu'il en ajoute à celle des visages est moins un effet de la sienne qu'un reflet de la leur.

Elles se trouvaient en grand nombre dans la ville où Hermas me conduisit. La maison que nous habitions valait plus par la beauté du site que par la commodité des lieux.

Elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée...

Elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée...

Elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée...

Elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée...

Elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée, elle est venue à la fin de la soirée...

fois. Il paraissait plutôt ajusté dans la souquenille du laquais qu'il n'était coiffé du bonnet du docteur. Le drôle pourtant prétendait l'être et en plusieurs sciences où il est plus profitable de réussir qu'il n'est souvent prudent de s'y livrer.

Le patron s'est montré. Il porte une redingote de la meilleure coupe. Il a de belles bagues aux mains, et la moustache frisée au petit fer.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

A vingt-cinq ans, Mme Dubois dut à une amitié illustre, et à la complaisance d'un peintre fameux, d'être appelée « la belle madame Dubois ».

Elle n'a pas seulement le cœur sensible, Adélaïde est artiste. Elle s'est fait donner (je veux ignorer par qui) un petit gramophone qu'elle a logé dans sa chambre, au sixième.

C'est le même maître qui me disait un jour : — La justesse des mots est une des propriétés nécessaires de l'écrivain.

Marcel est un « auteur gai ». J'envisage cet homme. Il est celui qui délasse ; c'est celui qui console, et il n'y a pas à table et dans les salons de compagnie plus recherché que lui.

Et on ne l'admire aussi de consentir de temps en temps, à ne l'être pas. Semble-t-il entr'ouvrir son esprit à un sujet grave, s'y intéresse cinq minutes et en parler d'une façon qui ne soit pas stupide ?

Les pédants seuls le tiennent à distance, un peu. Les pédants se méfient ; et c'est ainsi que contre l'espèce terrible des rieurs Marcel est protégé par sa frivolité même.

On donne aux soldats une nourriture meilleure, et des sacs moins lourds à porter ; on donne aux écoliers moins de devoirs à faire, et des congés plus longs ; le régime de l'atelier s'améliore ; le régime même des prisons s'adoucit.

... Déjeuné avec mon mari chez P... Je ne connaissais pas l'endroit. Il m'y suis amusée. Un grand « cabaret » n'est jamais ennuyeux à regarder, pendant une heure. On y jouit d'un spectacle auguste et comique ; auguste par la somptuosité du décor et l'importance

des officiers ; comique, à cause de cette gravité même. On ne saurait croire, si on ne l'a vu, tout ce qu'il peut y avoir, dans un restaurant à la mode, de cérémonie déployée autour du petit acte qui consiste à calmer un appétit au moyen de deux œufs et d'une côtelette.

Le lendemain, Catherine vint interrompre cette silencieuse présentation. « Depuis douze ans bientôt que je suis à ton service, voici la première fois que monsieur le curé ne se met pas à table sur le coup de sept heures. »

On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

tour d'elle et l'interroger de ses prunelles d'agate.

« Depuis douze ans bientôt que je suis à ton service, voici la première fois que monsieur le curé ne se met pas à table sur le coup de sept heures. »

« Tu vois, Catherine, j'étais occupé. — Seigneur mon Dieu ! Ah ! bien, par exemple, vous n'allez pas garder ça, je suppose. — Ma fille, la présence de cette bête à quelque chose de miraculeux. Ecoute ce ronron joyeux et vois avec quelle confiance elle frote son échine contre ma vieille soutane. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« Tu vois, Catherine, j'étais occupé. — Seigneur mon Dieu ! Ah ! bien, par exemple, vous n'allez pas garder ça, je suppose. — Ma fille, la présence de cette bête à quelque chose de miraculeux. Ecoute ce ronron joyeux et vois avec quelle confiance elle frote son échine contre ma vieille soutane. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« Depuis douze ans bientôt que je suis à ton service, voici la première fois que monsieur le curé ne se met pas à table sur le coup de sept heures. »

« Tu vois, Catherine, j'étais occupé. — Seigneur mon Dieu ! Ah ! bien, par exemple, vous n'allez pas garder ça, je suppose. — Ma fille, la présence de cette bête à quelque chose de miraculeux. Ecoute ce ronron joyeux et vois avec quelle confiance elle frote son échine contre ma vieille soutane. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« Depuis douze ans bientôt que je suis à ton service, voici la première fois que monsieur le curé ne se met pas à table sur le coup de sept heures. »

« Tu vois, Catherine, j'étais occupé. — Seigneur mon Dieu ! Ah ! bien, par exemple, vous n'allez pas garder ça, je suppose. — Ma fille, la présence de cette bête à quelque chose de miraculeux. Ecoute ce ronron joyeux et vois avec quelle confiance elle frote son échine contre ma vieille soutane. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

« C'est vrai qu'elle est gentille. — Et puis il pleut si fort, ajouta le curé. — On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte. »

Le Cheval mécanique

Navrant, suranné, presque antique, Nait comme un vers de cantique, Il échoua là par hasard.

Il rit jaune tout à son aise Avec des dents de vieille Anglaise ; Mais le hennissement muet De ses mâchoires espacées Proclame les gloires passées Du temps où, fier, il remuait.

Car la solide manivelle Percant son crâne sans cervelle, Aux mains d'énergiques enfants Qui s'en servaient comme d'un orgue De barbarie, a pu sans morgue Avoir des destins triomphants :

Sur le sable fin des allées Frolant les massifs d'azalées, Il zigzaguait, fougueux coursier... L'oreille fendue, il concentre Inutilement dans son ventre Ses rudes entraînements d'acier ;

Et maintenant qu'une dernière Mèche lui tient lieu de cinière, La robe de cet ex-pur-sang Subit une fâcheuse crise : On l'avait peint couleur grise, Ton discret et peu salissant :

Mais le vieux cheval mécanique Auquel le destin fait la nique Est mauve sale !... Il n'a qu'un œil (On prit l'autre en guise de bille) Et — l'abdouane le déshabille — De sa queue il porte le deuil...

Les temps farouches te massacrent Comme un simple traîneur de fiacre, Luxueux joujou qui nous plust ; Car — injustice intolérable — De vivante chair ou d'étable, Le règne des chevaux n'est plus !...

Hugues Delorme.

Le père de Chateaubriand

Les choses jolies et profondes qu'a dites de Chateaubriand, l'autre jour, M. Jules Lemaitre, au cours de sa belle conférence, ramènent l'attention vers l'extraordinaire auteur des Mémoires d'outre-tombe, cet ouvrage prodigieux qu'on est tenté de lire comme un roman, — et qu'en bien des endroits il faut, en effet, considérer comme tel. C'est le roman de sa vie qu'a écrit Chateaubriand et quelquefois avec un peu plus de liberté que n'en comporte une biographie véritable.

De reste, si l'on est dupe, c'est qu'on l'a bien voulu. Chateaubriand lui-même avoue qu'il ne prétend pas à une exactitude des plus rigoureuses. Il l'avoua dès le jour que l'idée lui vint d'écrire ses mémoires. A cette époque-là, qui est le mois de décembre 1803, il était à Rome, attaché d'ambassade. Et Mme de Beau-mont venait de mourir. Il écrit à son ami Joubert ; et il lui dit : « Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les mémoires de ma vie... » Il ajoute : « Je n'entreprendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élevation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau. Ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos regards à des sentiments nobles et généreux... » Il ajoute encore qu'il n'a rien à cacher. Sans doute !... Mais il avait bien des petits détails à arranger. C'est cela qu'il a fait avec une complaisance ingénieuse et qui ne se dissimule pas toujours.

Le récit de sa première enfance est, en général, authentique. Exemple. Chateaubriand raconte qu'il y avait, le jour de sa naissance, une tempête épouvantable. Cette tempête, évidemment, tourne au symbole : « Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées... » Cette tempête, — on se méfie !... On se demande si Chateaubriand ne l'a pas inventée pour la beauté de la mise en scène, pour la splendeur farouche du décor au milieu duquel il fit son apparition dans la vie... Eh ! bien, non, cette tempête est véritable. En effet, après la première publication des Mémoires, un érudit de Saint-Malo, archiviste de la ville, M. Charles Cunat, fit de patientes recherches. Voici ce qu'il trouva dans les vieux papiers de Saint-Malo : « Une pluie opiniâtre durait depuis près de deux mois ; plusieurs coups de vent qu'on avait éprouvés n'avaient pas changé l'état de l'atmosphère ; ce temps pluvieux jetait l'alarme dans le pays ; ce fut dans la nuit du samedi au dimanche, à l'approche du dernier quartier de la lune, qu'éclata la tempête horrible qui

accompagna la naissance de Chateaubriand et dont les terribles effets se firent sentir dans tout le pays et notamment à la chaussée du Sillon. Alors, on est charmé de savoir cette tempête si authentique ; on est touché de ce scrupule que Chateaubriand semble apporter au récit de ses premiers jours.

Cependant, il ne faudrait pas qu'on attribue trop d'importance à cet indice. Ailleurs, l'exactitude cesse. Et ainsi, plusieurs renseignements que donnent les Mémoires d'outre-tombe au sujet du père de Chateaubriand paraissent avoir tous les caractères d'une invention flatteuse. C'est une étrange et tragique figure, celle du vieux Chateaubriand. Elle est, dans les Mémoires, tracée à l'eau forte et, en somme, sans pitié. Chateaubriand signale, en son « géniteur », un caractère des plus sombres qui aient été ; il dit que ce père « effraya son enfance, contrasta sa jeunesse ». Et puis : « Monsieur mon père aurait volontiers, comme un grand terrien du moyen âge, appelé Dieu le gentilhomme de la-haut et surnommé Nicodème (le Nicodème de l'Evangile) un saint gentilhomme. » Nous avons deux rédactions de la partie des Mémoires qui a trait au vieux Chateaubriand : celle qu'on trouve dans les éditions habituelles (soit dans l'édition Biret) et celle qui date vraisemblablement de 1811, et puis une autre, que nous appellerons la version des Souvenirs. Sous le titre de Souvenirs d'enfance et de jeunesse, Mme Charles Lenormant, nièce de Mme Récamier, publia le texte d'un manuscrit des Mémoires, manuscrit dont Mme Récamier avait, de sa main, copié la plus grande partie sur l'autographe de Chateaubriand, commencé en 1809. La version des Souvenirs, en bien des passages notablement différente de l'autre, est donc, pour les événements qui nous occupent, de deux années antérieure à la version des Mémoires. René-Auguste de Chateaubriand était né le 23 septembre 1718. Il avait — disent les Mémoires — « environ quinze ans » et — disent les Souvenirs — « environ treize ans », quand il donna la première marque de son énergie. Sa mère était malade de mille chagrins et du dépit de ne pouvoir faire entrer son fils aimé dans la marine royale. Il s'approcha du lit où elle était couchée et lui dit : — « Je ne veux plus être un fardeau pour vous... » Elle demanda : — « René, que veux-tu faire ?... Labouré ton champ. — Il ne peut pas nous nourrir ; laissez-moi partir, je m'embarquerai ; je ferai fortune et je viendrai vous secourir... — Eh ! bien, va donc où Dieu veut que tu ailles !... » La scène est à peu près identiquement la même dans les deux rédactions.

Le jeune garçon fait de ses hardes un petit paquet ; le met sur son dos, quitte la ferme paternelle, arrive à Dinan où une parente lui donne une lettre pour un armateur de Saint-Malo. Bien sûr, « quelques jours après », il est embarqué sur une goélette armée et prend la mer. Désormais, que fit-il ? C'est ici que les deux rédactions divergent. Les Souvenirs sont beaucoup plus simples que les Mémoires. Voici leur récit : « La petite république malouine soutenait seule alors sur la mer l'honneur du pavillon français et se montrait la digne patrie de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin. Dès sa première course, mon père fut blessé deux fois dans un de ces combats dont l'obscurité laisse au péril toute sa grandeur et à la valeur tout son mérite. La goélette fut prise et mon père mené prisonnier en Angleterre ; de là, il revint en France, moins riche et moins heureux que jamais... » Ce récit plat d'abord par son naturel, René-Auguste de Chateaubriand a été embarqué sur une goélette corsaire. La goélette fut attachée dans sa « course » ; et y eut un combat, — un combat « obscur », évidemment, lui blessé, la goélette capturée, le jeune corsaire fut prisonnier des Anglais. On pourrait citer beaucoup d'autres histoires de ce genre ; j'en citerai une, tout à l'heure.

Mais voici le récit des Mémoires : « La petite république malouine... l'honneur du pavillon français. La goélette rejoignit la flotte que le cardinal de Fleury envoyait au secours de Stanislas, assiégé dans Dantzick par les Russes. Mon père mit pied à terre et se trouva au mémorable combat que quinze cents Français, commandés par le Breton de Brohan, comte de Plélo, livrèrent, le 29 mai 1734, à quarante mille Moscovites commandés par Munich. De Brohan, diplomate guerrier et poète, fut tué et mon père blessé deux fois. Il revint en France... » Diable !... De 1809 à 1811, René-Auguste a fait son chemin. De petit matelot corsaire, il devient personnage d'histoire !... Examinons, en comparant de près les deux textes, la valeur de cette promotion.

Dans les Souvenirs, c'est à un « armateur » de Saint-Malo que la parente dinanaise adressa le petit gaillard ; dans les Mémoires, cet armateur n'est plus qu'un « habitant de Saint-Malo ». Pareillement disparaissent, dans les Mémoires, la mention des corsaires Jacques Cartier et Duguay-Trouin ; il n'y est pas question d'une première « course » de cette goélette, — et le combat « obscur » dans lequel René-Auguste fut blessé deux fois est devenu un « mémorable combat... » Si les Souvenirs ne nous avaient pas conservé le texte de 1809, nous pourrions admettre sans difficulté la belle narration des Mémoires... Mais la comparaison des deux textes ne permet guère qu'on ne voie pas ici la refaçon. Elle est, si je ne me trompe, manifeste et jusque dans le détail. Chateaubriand avait voulu substituer à la « course » un peu gênante un beau combat et un combat possible (en outre) à celui du 29 mai 1734 ; et alors, il a modifié l'âge auquel son père s'embarqua. Dans les Souvenirs, il a environ treize ans ; comme il est né en 1718, cela met sa première expédition en 1731... Dans les Mémoires, il a donc « en-

GRISSETTE NOUVELLE INÉDITE

L'abbé Bontemps, curé d'une des paroisses les moins fortunées de Paris, était un homme véridique et savant. De taille moyenne, le visage émacié, le nez en bec d'aigle, les cheveux blancs, son abord était par lui-même si froid qu'on n'avait pas à bord rencontré son regard, le regard doux et profond de ses yeux bleus, limpides comme deux gouttes d'eau de source. Redoutant les tentations du malin et sachant, par l'expérience des autres, que l'oisiveté conduisait au vice, il avait rigoureusement ordonné sa vie et, depuis quelque trente ans qu'il disait sa messe, à l'aube naissante, il ne quittait ses prières que pour ses pauvres, et ses pauvres que pour les affaires de sa cure et ses travaux d'exégèse. Une jacinthe apportée un jour par sa servante, la vieille Catherine, lui ayant donné des distractions alors qu'il lisait son bréviaire, il fit entrer la fleur. On ne saurait trop se méfier des ruses du démon.

Or, il advint qu'un soir, dans l'appartement qu'il occupait au second étage d'une maison bourgeoise, profitant de la porte laissée

rare et instinctive habileté, est d'un dramaturge de race; c'est là du meilleur romantisme, car il est sincère, car il entrevoit, au regard de tout auditeur capable d'un effort de pensée indépendante, les perspectives infinies du Réve et de l'Éternité. Et je vous assure que, mise en scène par les admirables Meininger, l'apparition de l'aïeule ne provoquait ni le rire, ni la plaisanterie, mais une authentique impression de terreur tragique.

Stanislas Rzewuski.

Nous avons publié dans notre dernier numéro un poème signé Henry Cazalis. On sait que le pseudonyme littéraire du docteur Cazalis est Jean Lahor.

LE LIVRE DU JOUR

La guerre de 70-71 et l'unité allemande

Nous avons publié le mois dernier quelques pages des Souvenirs du prince de Hohenzollern. Cet important ouvrage, dont l'intérêt historique est si considérable, vient de paraître chez l'éditeur Conard. Du second volume de ces mémoires, nous détachons les passages suivants concernant la formation de l'unité allemande pendant la guerre de 1870-1871.

Munich, 19 août 1870.

Hier à tous les coins de rue était placardée la nouvelle de la bataille du 16 de Metz, Mars-la-Tour, peu importe son nom (1) qu'on commentait vivement. On prétend que les Français ont leur retraite coupée. Donc sous peu nous aurons une nouvelle bataille à mort. Si les Français la perdent également, il ne leur reste plus que le corps concentré à Châlons et la prétendue armée du Sud. Espérons qu'alors ce sera la paix. Plus près la campagne est de sa fin, plus activement aussi les politiciens travaillent au façonnement de l'Allemagne qui s'ensuivra. On trouve qu'il faut d'ores et déjà se faire une juste idée de la position que la Bavière veut occuper en Allemagne, afin que le gouvernement ne soit pas entraîné à des conditions défavorables par le courant national. On prétend aussi que les sentiments antiprussiens disparaissent de plus en plus dans les provinces de la vieille Bavière.

Aujourd'hui trois nouveaux canons et une mitrailleuse sont exposés devant la résidence. Ils font encore partie du butin de Werth. De loin, la mitrailleuse a l'air d'un canon. A l'arrière est l'appareil de rotation, au bout de la volée, on aperçoit les logements des balles. Mais une masse

(1) Bataille de Rezonville.

de monde se pressait tout autour et je n'ai pu examiner l'engin de près.

A Ingolstadt seul, il y a déjà quatre mille prisonniers français; s'il en vient encore on ne saura où les loger. Le ministre de la guerre les fera probablement camper au Lechfeld.

Munich, 20 août 1870.

Hier soir, au Club, grande excitation provoquée par la victoire de Rezonville. Je cours au bureau du télégraphe pour transmettre plus loin la bonne nouvelle. De cette manière, la guerre semble toucher à sa fin. En rentrant chez moi, je tombai sur Werthern. Il me raconta, qu'avant la déclaration de guerre déjà, Bray l'avait chargé de déclarer à Berlin les conditions auxquelles la Bavière entrerait dans l'action, à savoir le droit de vote dans l'Union douanière et la révision des traités d'alliance. A quoi Bismarck lui avait répondu qu'il n'avait pas envie de faire de la politique conjecturale, ni assez de loisir pour écrire des articles de journaux. Au début de la guerre, Bray était revenu à la charge, mais Bismarck n'avait pris aucun engagement; par contre, il renvoyait Bray à certaine dépêche dans laquelle lui, Bismarck, exposait à Schweinitz la position de la Prusse vis-à-vis de l'Allemagne du Sud. Il y certifie que la Prusse ne vise nullement à l'annexion et qu'elle laisse toute latitude aux Etats du Sud. C'est précisément là que réside le danger. Tandis que le Prince Royal semblait encore accessible à l'idée d'une réforme fédéraliste de la Constitution fédérale, Bismarck (toutes les nouvelles que je reçois me le confirment) compte, après la guerre comme jadis, nous poser cette alternative: ou bien l'entrée pure et simple dans l'Empire allemand, ou bien isolement. Il ne songe pas à modifier la Constitution fédérale nord-allemande ou allemande par amour pour nous. Ainsi se confirme ce que je disais en août 1866 déjà. A ce moment-là, au lieu de conclure les traités d'alliance, Pforsden pouvait nous faire entrer dans une Confédération allemande, il y serait parvenu à des conditions bien plus favorables au maintien de notre indépendance que nous n'osons en attendre de la future Constitution fédérale du Nord. D'autre part, ces faits expliqueraient les sympathies autrichiennes qui naissent ici dans les milieux gouvernementaux. A certain comte Stadion, Bray aurait dit (W. le prétend lui-même): « Vous avez fait une grosse bêtise, en Autriche, de ne pas nous déclarer immédiatement la guerre si nous marchions avec la Prusse. »

Il doute qu'il l'on se résigne à faire loyalement de la politique allemande et, sauf à poser des conditions, à sacrifier une part de son autonomie pour s'unir à l'Allemagne. Comme je connais les ministres actuels, ils attendront les événements, sous la pression desquels ils feront alors tout ce qu'on exigera d'eux.

Munich, 21 août 1870.

Hier, au cours d'une promenade avec Volderndorf, nous avons examiné la question du traité de paix et de la future constitution de l'Allemagne. A son avis,

l'influence autrichienne se fait de nouveau sentir puissamment en Bavière; c'est d'Autriche que serait venu le mot d'ordre: « Pas de cession territoriale de la France », et l'on serait d'autant plus enclin à suivre cet avertissement qu'on croit avoir plus de chance de maintenir intacte l'autonomie de la Bavière en renonçant à étendre son territoire. Le seul moyen, selon lui, de tirer la Bavière de cette voie dangereuse serait un changement de ministère; aussi me conseillait-il d'en parler à Eisenhart. Une certaine pudeur m'empêchait de me rapprocher, ces jours, des milieux influents, car je pars du principe qu'on doit venir me chercher si l'on a besoin de moi; néanmoins, j'allai aux informations chez Eisenhart; ne l'ayant pas trouvé, je passai chez Marquard Barth. Il tenait des lettres de Bade, Berlin et Stuttgart. Tous les correspondants de son parti, sur la foi des prompts résolutions du ministère, supposaient qu'il s'était produit en Bavière un grand revirement dans le sens national; ils pensaient donc qu'on pouvait laisser tant à la Chambre qu'au gouvernement l'initiative d'un acte de patriotisme allemand. Ils se font illusion, Barth le leur a écrit; mais ils promettaient en même temps de collaborer à toute campagne qui poursuivrait ce double but: cession de l'Alsace-Lorraine et unification de l'Allemagne. Pour la première, on se servira de la presse; pour la deuxième, il était question d'un Avant-Parlement, mais Barth s'y refuse, avec raison je crois. Par contre, il approuverait, au nom de son parti, la convocation d'un Congrès de députés à Berlin. Barth me dit que cette campagne devait prendre de grandes proportions; alors seulement viendrait le moment où la Bavière, plongée dans l'embarras, chercherait l'aide. Jusqu'alors il me conseillait de me tenir à l'écart. Une fois mon heure venue, je pourrais rentrer résolument en scène et poser des conditions qui donneraient une base solide à mon activité ministérielle.

Je partage cet avis; je me décide donc à m'abstenir provisoirement de toute démarche jusqu'à ce jour où cette agitation aura porté ses fruits.

Munich, le 28 novembre 1870.

Des circonstances particulières m'ont mis en possession de renseignements précis sur les derniers événements de Versailles. Je veux les transcrire ici, dans la mesure où je me rappellerai la conversation qui me les a donnés.

Sur les pourparlers entre Thiers et Bismarck on raconte le trait suivant: Bismarck se plaignait que les Français eussent appelé à leur aide des peuplades sauvages. Thiers opposa que les Prussiens avaient bien fait appel aux hulans que lui, Thiers, considérait aussi comme une tribu de sauvages. Bismarck s'efforça de lui expliquer que ceux-ci étaient des soldats comme les autres, qui ne se distinguaient que par leur arme et la coupe de leur uniforme, mais il ne réussit pas à convaincre pleinement M. Thiers.

Thiers était venu à Versailles avec cette explication bien française que la France cédait uniquement au désir des puissances étrangères neutres en consentant à négocier la trêve. Bismarck lui

fit alors catégoriquement observer que la Prusse était elle-même en relation avec les puissances neutres et n'avait pas besoin pour cela de l'entremise du gouvernement français; Thiers devait déclarer simplement si le gouvernement français désirait négocier une suspension d'armes, oui ou non. Thiers répondit oui.

Au milieu de novembre, Bismarck était très mécontent de l'influence que Moltke et de Tresckow en particulier exerçaient sur le Roi, et qui paralysait l'action politique. Plus tard il semble que les choses se soient arrangées.

Mais à la même époque, Bismarck était très irrité contre la Bavière et le Wurtemberg. A la Bavière, il reprochait d'avoir soulevé la question de l'Empire pour la forme, et de réclamer ensuite de fortes concessions. Une fois, Bray fut sur le point de partir. Ce qui gênait particulièrement la Prusse, c'était que la Bavière réclamait sa propre armée, sa représentation nationale, et sa participation à la politique étrangère par voie de contrôle: des points, qui furent tous accordés dans la suite.

Ce qui étonne, c'est l'aversion que le roi Guillaume a pour la couronne impériale. Il ne se résout qu'avec peine à rompre avec son passé et avec les traditions prussiennes. Seule, la pensée qu'il aiderait à l'unification de l'armée et fortifierait le principe conservateur a pu le réconcilier avec cette idée. Dans chacun de ses entretiens particuliers il revenait sur cette idée que le titre d'Empereur le « terrifiait ». Le Kronprinz est acquis au projet. Les ministres bavarois semblent avoir acheté les concessions qu'ils ont obtenues en promettant qu'ils amèneraient le roi de Bavière à proposer lui-même au roi de Prusse d'accepter le titre d'Empereur. Ceci aurait pour conséquence naturelle un changement dans la constitution, à la place du Conseil fédéral, on instituerait par exemple un Conseil d'Empire.

La Saxe obéit toujours à l'arrière-pensée de revenir à l'ancienne Confédération. Le prince royal de Saxe est plus antiprussien que jamais. Le grade de commandant de corps d'armée (1) lui revenait de droit, pensait-il; c'est à peine s'il a remercié. Weimar subit cette influence; au début, l'on y montra de la froideur à l'égard du projet d'Empire, on parlait de capitulation impériale; dans la suite, on semble s'être familiarisé avec cette idée. A Cobourg, on veut une Chambre haute et une réforme de la Constitution.

Bismarck semble avoir eu assez longtemps l'idée de réintégrer Napoléon. Moltke s'y opposait. Ceci m'explique l'attitude de Bazaine, qui correspondit, à n'en pas douter, avec Bismarck jusqu'au jour où l'on désespéra du succès. Je répondais hier à Grammont, qui appelait Bazaine un traître par ambition: « Il a fait de la politique au lieu de faire la guerre; » Grammont m'approuva en disant: « Un soldat ne doit pas faire de politique. »

On semble avoir été fort loin dans les concessions faites à la Bavière. Il en coûtait beaucoup au roi Guillaume de nous laisser notre armée indépendante.

(1) Le prince royal de Saxe, général d'infanterie, commandait le 12^e corps d'armée.

Le prince royal non plus ne voulait pas s'avancer aussi loin que Bismarck; à la suite de leur discussion, Bismarck eut ses vomissements de bile habituels. Ses vomissements ont été rappelés à Munich par le Roi, il n'a reçu aucune mission à Versailles. Le Roi voulait l'entendre; Othon l'a donc excité contre le projet d'Empire, le voyage et tout le reste. Le Roi, à ce qu'on raconte, aurait fait dire à la Reine qui voulait lui parler: « Je ne suis pas en humeur de voir une princesse prussienne. » C'est ainsi qu'on hésite entre le oui et le non, entre la condescendance et le vieil orgueil ancestral. Et finalement, l'on se soumet par peur.

Berlin, 17 mai 1871.

Soirée d'hier passée chez Bismarck, où se trouvait la société habituelle: Mme de Arnim, sœur de Bismarck, Spitzemberg et sa femme, le comte Uexküll, diplomate wurtembergeois, et quelques autres. Bismarck parut à onze heures. On servit de la bière et du maitrank et l'on fuma. Peu à peu Bismarck se lança dans les récits. Il traite tout avec une certaine brutalité. C'est ce qui lui donne ce grand prestige aux yeux des vieux diplomates timorés du reste de l'Europe. Cette brutalité, il l'a eue de tout temps. Mais aujourd'hui s'y ajoute encore le prestige de ses grands succès, qui font de lui la terreur des diplomates.

La réussite des pourparlers de Francfort avec Favre et Poyer-Quertier n'est pas et n'est pas à attendre. Il avait menacé les négociateurs français, s'ils ne se soumettaient pas à ses exigences, de commander télégraphiquement à l'armée allemande de Paris d'attaquer Versailles. Il fallait qu'ils fussent ou alliés ou ennemis. Pas de tiers parti. Le Clerc, qui est connu pour un excellent diplomate et qui était venu aussi à Francfort, ne fut tout simplement pas admis par Bismarck, qui se borna à traiter avec Favre et Poyer-Quertier, qui, eux, n'entendent rien aux négociations diplomatiques. On s'explique maintenant pour quelles raisons, à Francfort, les conditions sont échues si favorablement à l'Allemagne.

Bismarck citait aussi des traits de ses précédentes négociations avec Thiers, entre autres la fameuse histoire des hulans, et s'égarait à ses dépens. Un jour, Thiers aurait prétendu que Rouen se trouvait sur la rive gauche de la Seine. Bismarck le contestat, Thiers, piqué au vif, lui répliqua: « Vous êtes les vainqueurs et nous sommes les vaincus. Vous n'avez qu'à décider. » Bismarck fit donc apporter une carte et Thiers lui désigna une voie de chemin de fer représentée par un gros trait noir. Bismarck lui fit remarquer que ce n'était pas la Seine, mais la voie du chemin de fer. C'est ainsi que Thiers fut amené à éclaircir ses notions géographiques.

Il nous raconta encore la scène où Thiers et Favre le pressant, se voyant acculé, il leur avait répondu qu'il ne pouvait se défendre en français contre tant d'éloquence et qu'il ne répondrait plus qu'en allemand. Et, en effet, il commença à leur parler en allemand. Grand désespoir de l'autre côté. Favre tournait en tous sens dans la chambre, Thiers ne

soufflait mot; ce dernier, enfin, tendit à Bismarck un billet qu'il avait écrit la concession réclamée par Bismarck, en l'accompagnant de ces simples mots: « Est-ce que cela fait votre affaire? » Bismarck avait répondu: « Parfaitement » et les pourparlers avaient repris leur cours régulier.

On s'explique que Thiers et Favre aient dit de Bismarck: « C'est un fier barbare. » Le mot est rapporté par Bismarck lui-même.

Varzin, 28 septembre 1870.

Arrivé à Berlin le 26, venant de Paris. Parti ce matin pour Varzin. Arrivé pour le dîner à six heures. La conversation roula d'abord sur un tableau de l'exposition de Berlin, qui représente Bismarck accompagnant à cheval l'empereur Napoléon à Sedan. Occasion pour le chancelier de conter de nouveau toute l'affaire.

A cinq heures du matin, le général Reille venait avertir Bismarck, alors à Donchéry, que l'Empereur voulait lui parler et s'était déjà mis en route. Bismarck s'habilla en hâte, fit seller son cheval et courut au-devant de l'Empereur. Il le trouva accompagné de trois généraux, dans une voiture basse à quatre places. Il s'arrêta, mit pied à terre et salua l'Empereur. Surpris d'abord, l'Empereur se remit en voyant que Bismarck le traitait avec la même courtoisie qu'aux Tuileries. Il ne voulait pas entrer à Donchéry, parce qu'il s'y trouvait un nombre de prisonniers français, et qu'il avait été déjà insulté par ces gens (Bismarck le savait). On continua d'avancer, et l'Empereur ayant remarqué une mesure isolée, demanda qu'on l'y menât. Ainsi fit Bismarck. Il y conduisit l'Empereur et tous deux montèrent au premier, où ils trouvèrent une table et deux sièges. Bismarck demanda à l'Empereur ce qu'il comptait faire, s'il voulait traiter. L'Empereur fit entendre qu'il ne le pouvait pas, étant prisonnier.

« Avec qui traiter alors, demanda Bismarck. — Avec le gouvernement à Paris, répondit l'Empereur. — Donc, reprit Bismarck, avec S. M. l'Impératrice. Croyez-vous que cela durera? » Cette question surprit l'Empereur, qui ne s'attendait pas à la révolution. Bismarck lui dit alors qu'il n'avait rien à ajouter, car ses pouvoirs se bornaient à traiter de la paix, et les conventions relatives à la suspension d'armes regardaient les généraux. Ils passèrent alors à d'autres sujets. « La situation était des plus malaisées, raconte Bismarck, car il était difficile de parler du passé sans se dire des choses désagréables que dans le voisinage se trouvait un certain château Bellevue, où l'Empereur pourrait se loger confortablement. L'Empereur se mit donc en route et Bismarck prit les devants. Puis il alla chez le Roi pour l'engager à se rendre auprès de l'Empereur au lieu de le faire venir. Après quelques hésitations, le Roi se rangea à ce parti.

Toute cette histoire a été omise par les chroniqueurs de l'Etat-major général, parce que les généraux ont vu d'un mauvais oeil que Napoléon ait appelé Bismarck et non l'un des généraux.

Prince de Hohenzollern.

SIMPLE PENSÉE

Pièce inédite pour piano de Emile BOURGEOIS

Musical score for piano, starting with 'Allegro Moderato' and 'Tempo Legato il Canto'. Includes various dynamics like 'f', 'p', 'ten.', 'Poco rit.', 'Rit.', 'mf'.

Musical score for piano, starting with 'Tempo' and 'Brillante'. Includes various dynamics like 'f', 'p', 'Cresc.', 'Poco rit.', 'Rit.', 'pp'.